



CRITIQUE

LIVRES



Un an après la catastrophe de Fukushima, le Japon est l'invité du Salon du livre (du 16 au 19 mars). Coup de projecteur sur une littérature profuse, qui porte sur l'homme un regard sombre et aigu (lire aussi en page 20).



L'AIGUILLON DE LA MORT

ROMAN
TOSHIO SHIMAO

Une autobiographie morbide, au plus près du désespoir, qui laisse le lecteur à bout de souffle.

La lecture de ce monument, paru au Japon en 1977, est une forme d'épreuve proche de la noyade, une submersion en eaux tumultueuses. Au bout du chemin, la lumière est là, étrange et perçante, mais quel voyage chaotique pour y parvenir... Cinglant et asphyxiant, ce récit autobiographique ébranle jusqu'à l'insoutenable. Toshio Shimao (1917-1986) mit dix-sept ans à l'écrire, et la souffrance qui perle au bout du titre libère ses toxines dans chaque phrase, pour faire du livre un marais empoisonné où croupissent des créatures à bout de souffle. Lorsque la femme de

l'écrivain découvre ses aventures extraconjugales, elle sombre définitivement dans la démence et fut internée en hôpital psychiatrique. Ce destin tragique est la trame unique du livre, sèche, aiguisée comme une lame de rasoir. « *L'eau qui a été renversée une fois ne retourne plus jamais au récipient* » : du ressassement paranoïaque et hystérique de son épouse humiliée, Toshio Shimao suit tous les méandres, tourbillonnant en spirales infinies au gré des tentatives de suicide, des renaissances utopiques, des recours à la sorcellerie, des séances d'électro-

chocs, des fuites dans la nature, des déménagements faussement prometteurs.

Très sensible au grain de peau des êtres, qu'il compare tour à tour à des écailles, des carapaces, des membranes, Toshio Shimao a écrit un livre épidermique, au plus près de ses frissons de désespoir et de culpabilité. D'une violence et d'une morbidité inouïes, les affrontements se répètent, s'entassent, s'annulent, se ravivent, comme autant de respirations d'urgence. Tout plutôt que la mort, y compris ses simulacres : il ya, dans ces pages suppliantes et animales, une époustouflante rage de vivre.

Condamné à habiller ses enfants de sous-vêtements enfilés les uns sur les autres jusqu'à former une couverture de survie, incapable de trouver un travail décent, le mari volage expie sa faute en sombrant dans une misère sans repères et sans issue. Les nombreuses portes qui apparaissent dans le décor ne

parviennent jamais à jouer leur rôle convenablement : le portail de bambou de la première maison est pourri et, à l'intérieur, les battants restent ouverts à tous vents, tandis qu'un trou dans une cloison de papier sert de base d'espionnage aux rejets qui trinquent. Très marqué par la psychanalyse, dont le couple lit des ouvrages avec intérêt, ce livre dénonce en sourdine le traumatisme de l'enfance bafouée : à 4 ans, la fillette est incapable de parler correctement, et son grand frère a autant peur du calme que des disputes. Eponges gorgées de souffrance, ombres piétinées par la folie parentale, ces enfants sacrifiés étouffent en vase clos, tandis que leurs parents se peaufinent une vie d'éternelle autodestruction.

Même l'écriture ne parvient pas à être un salut. Visqueuse, sournoise, la réalité se dérobe sans cesse à l'écrivain : « *C'était comme un noyau dur propulsé dans mon cerveau, qui se désagrègeait dès que je cherchais à le saisir, même si je ne laissais aucun intervalle à mes tentatives. Il devenait tout plat et finissait par glisser avec le courant. Le sens devenait flou pour faire place à l'ambiguïté, je notais certaines choses avec précipitation, mais on me lançait le noyau suivant, qui se désagrègeait à son tour en recouvrant l'autre...* » Quant à l'encre de sa plume, elle a été jetée sur les murs par sa femme en crise, laissant des taches brillantes « *comme de la salive* ». Pourtant, le livre est là. Juge et partie, il rend sa justice et purge sa peine, écumant de fureur et tremblant de respect.

MARINE LANDROT

| *Hi no utsuroi*, traduit du japonais par Elisabeth Suetsugu | Ed. Philippe Picquier | 642 p., 23 €.